



# Le Drone

## DE L'ANTIPRESSE

N° 7 | 25.02.2018

**La Pink Panthère**

**Ce que Hitler  
doit à l'Amérique**

**Intrigues dans l'océan Indien**

**Le Poutine tel qu'on le parle**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

## Chers lecteurs,

Le monde est un livre ouvert! C'est par un livre (de mémoires) que j'ai découvert la destinée hors du commun de mon interlocutrice de ce numéro. C'est par un livre que nous comprenons les correspondances cachées entre les grands fleuves de l'histoire (via notre Cannibale lecteur). C'est par un livre encore que nous pouvons envisager sereinement, avec Hélène Perroud, l'approche des élections russes et l'inévitable concert de slogans médiatiques qui se prépare.

Lisez donc!

SLOBODAN DESPOT

*PS — Nous vous rappelons que la campagne d'abonnements papier («Montgolfière» et «Dirigeable») se poursuit jusqu'au 1er avril! Le Drone imprimé commencera de «rouler» sitôt les 500 abonnements papier atteints. Nous vous encourageons à en parler autour de vous!*



### PRÉCÉDENTS NUMÉROS DU DRONE

#### DRONE 001

- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

#### DRONE 002

- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

#### DRONE 003

- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

#### DRONE 004

- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

#### DRONE 005

- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

#### DRONE 006

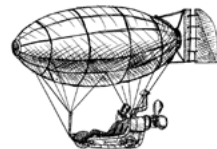
- \* [Version magazine \(PDF\)](#)
- \* [Version texte](#)

[www.antipresse.net/  
drone/abonnement](http://www.antipresse.net/drone/abonnement)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.



*It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)*

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## La Pink Panthère

**E**LLE A ÉTÉ SPORTIVE D'ÉLITE, BRAQUEUSE, PEINTRE ET EX-TAULARDE. ELLE FUT LA FIGURE DE PROUE DU GANG DES *PINK PANTHERS*, ET POURTANT RIEN NE LA PRÉDESTINAIT AU CRIME. COMMENT NAISSENT DE TELLES DESTINÉES, ET QU'EST-CE QU'ELLES NOUS APPRENNENT?

Du temps où j'exerçais quelques fonctions de conseil auprès d'un ministre bien connu, j'avais été averti d'un transfert hautement sensible de prisonniers vers «notre» prison préventive, réputée l'une des plus sûres de Suisse.

On avait mobilisé plusieurs automobiles et paniers à salade, ainsi qu'un nombre considérable de policiers sous cagoule, cuirassés et armés jusqu'aux dents, pour déplacer *un seul* détenu d'un canton à l'autre. Du sommet à la base de la hiérarchie, la nervosité était sensible. Ce jeune homme avait-il balancé sur le réseau un *tweet* homophobe? Non, mais c'était presque pire: c'était un *Pink Panther*!

Pendant quelques années, les *Pink Panthers* ont dégarni les bijouteries et les joailleries de l'opulente Europe. Ils venaient pour l'essentiel de l'ex-Yougoslavie, plus précisément de Serbie et du Monténégro. La guerre civile des années 1990 avait servi d'académie à une génération de jeunes gens à des métiers où l'on ne vous demande pas de diplôme. Les simples *bachelors* devenaient gardiens de nuit, gorilles ou voleurs de voitures. Les agrégés s'illustraient à la Légion étrangère. Les docteurs

*ès-sciences* — paraît-il — entraient dans l'ordre du félin rose.

Quand on a l'autorité, comme auraient dit les Tontons flingueurs, la violence est de trop. Les *Panthers* se spécialisaient dans les casses foudroyants, téméraires, mais sans effusion de sang. Leur réputation les précédait, ôtant aux garde-joyaux toute envie de faire les marioles. Pour le reste, ils déployaient toute la panoplie des arts de la scène Lupin: déguisements et postiches, gadgets, renseignements et voitures-bélier en dernier recours. Des millions en bijoux se sont ainsi envolés vers les circuits de recel, créant un jumelage inattendu entre la place Vendôme et certains recoins défavorisés des Balkans.

### UNE APPARITION

Les *Pink Panthers* étaient davantage une confrérie ou une franchise, façon Al-Qaida, qu'une organisation hiérarchisée. Si un compagnon se faisait pincer, il était aussitôt remplacé par une ou deux nouvelles recrues, en attendant qu'on vienne le tirer du clou. Il n'empêche: ils avaient quand même quelques caïds. L'un d'entre eux était la blonde éblouis-

sante avec qui j'ai pris le café lundi dernier à Belgrade.

Olivera — dite *Olja* — Ćirković n'a pas attendu les projecteurs pénitentiaires pour entrer sous les feux de la rampe. Elle était une enfant prodige du basketball dans une Yougoslavie qui en était alors la référence mondiale. Membre de l'équipe nationale, joueuse professionnelle en Grèce, directrice de l'Etoile rouge Belgrade, il ne restait plus guère de place pour les décorations sur sa belle poitrine lorsqu'elle a choisi de s'essayer à une discipline où l'on ne vous décerne que des pruneaux ou des maillots rayés.

J'ai vu passer beaucoup de personnages impressionnants dans ma vie: artistes ravagés, militaires tailladés, chefs d'Etat maudits, témoins d'horreurs ultimes, maîtres spirituels ou mendiants souverains. J'ai même croisé l'*alien* Bobby Fischer dans un palace mal éclairé de cette même ville par temps de guerre. Mais l'entrée de la *Pink panthère* dans cet élégant café belgradois rayonnait d'un glamour-choc qu'un Mel Brooks lui-même aurait eu de la peine à mettre en scène. Survient cette liane interminable, crinière d'or sur col roulé noir, caraco de fourrure et jeans serrés, et tout s'arrête — même si peu

de gens la reconnaissent! Lorsque j'ai levé le bras pour la saluer, mon serveur a failli lâcher son plateau. Je me suis dit avec gourmandise que si l'on s'était donné rendez-vous au Beau-Rivage genevois ou au Ritz de Paris, nous nous serions peut-être offert une belle évacuation générale.

«Je suis un peu encombrante», me dit-elle pendant que je me déplaçais de mon banc. «Vous avez trouvé à qui parler», lui répondis-je. Elle culmine

à 1 m 93. Nous avons la même taille. D'homme à homme (si j'ose dire), Olja n'a rien de la femme fatale ni de la star qui se la joue. Elle est gaie, expansive, humble et intarissable. Elle irradie d'une énergie positive



et candide, celle des moniales et des sportives de race. C'est inattendu et pourtant indéniable, et cela rend sa carrière dans la pègre d'autant plus énigmatique.

#### SIRTAKI EN MENOTTES

J'ai toujours eu un ticket particulier avec les bagnards. Ma rencontre, voici deux ans, avec le club de lecture du pénitencier de Bourg-en-Bresse autour de mon *Miel* est l'une de mes expériences d'écrivain les plus émouvantes. Ces détenus au long cours m'ont même offert une ruche, une vraie, mais dont ils avaient

transformé les rayons en panneaux de poèmes. Elle fait désormais partie du patrimoine de la Vidondée, notre QG valaisan. Et j'évoquerai peut-être ailleurs les relations que j'ai entretenues avec le plus célèbre de mes auteurs, Theodore J. Kaczynski, dit *Unabomber*, qui fut seize années durant l'ennemi public n° 1 aux Etats-Unis.

Je ne suis donc pas de ceux qui se signent et se détournent au passage des forçats — encore moins d'une forçate de ce calibre. Comme dans tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors, Olivera Ćirković était une détenue qui dépassait le rang d'au moins deux têtes. Sa carrière de brigande au grand cœur ravive la tradition des femmes pirates, de la reine Teuta — qui sévissait justement dans ces régions, mêlant guérilla et pillage — à Jeanne de Belleville, qui avait des comptes à régler avec l'injustice du pouvoir. Les grandes figures de hors-la-loi, qui font souvent preuve de vertus devenues rares — comme le courage, bien entendu, mais aussi la mansuétude, la générosité, la clairvoyance, la fidélité — posent toujours des questions à leur époque. Par son témoignage comme par sa personne, Olivera en pose elle aussi, et de très dérangeantes.

Cela dit, que les choses soient claires: Olja était avant tout une braqueuse. Elle fut capturée, jugée et enfermée en Grèce, ce pays même où elle s'était rendue célèbre comme star professionnelle du basket féminin. La somme de ses condamnations a atteint 32 ans, mais elle n'en

a purgé que cinq. Le tribunal avait établi qu'elle et son groupe avaient participé à 1666 braquages, dont celui d'une bijouterie d'Athènes délestée d'un million d'euros en montres et joailleries, ainsi que de bijouteries à Rhodes et à Santorin où le butin cumulé s'élevait à 3,5 millions d'euros.

Pourtant, ce n'est pas de cela que nous avons parlé, et ce n'est même pas le grand thème du livre qu'elle a publié alors qu'elle était encore derrière les barreaux. Elle m'a surtout parlé de la prison, justement, et de la manière dont elle l'a transformée. En d'autres termes, elle m'a parlé des rapports humains dans leur vérité la plus nue.

#### QUELQUES SOUVENIRS DE CHEVALERIE

Nous le savons tous par les grands classiques d'Albert Simonin et d'Auguste Le Breton et leurs adaptations au cinéma: les membres du «milieu» s'appelaient jadis entre eux les *hommes*, par opposition aux *caves* du monde extérieur et aux *demi-sels* qui maquereautaient dans la brume de l'entre-deux. Ce qui distinguait les *hommes*, c'était un code de l'honneur, notion inconnue au simple bourgeois. Il en était ainsi dans le milieu d'Olja. C'est peut-être même ce qui l'a attirée vers ce monde interlope. On pourrait faire de sa trajectoire une épopée féministe: devenir chef de gang au milieu des mâles dangereux! Leur imposer le respect par son charisme, son intelligence et malgré sa beauté. Serrer les dents, savoir se taire, n'avoir qu'une parole.

Je n'ai même pas osé lui évoquer cet aspect des choses, imaginant le ricanement de mépris que j'aurais essuyé. Le monde qu'elle a côtoyé n'est pas familier des engouements de la bobocratie. Il ne connaît que quelques valeurs de base — mais il les connaît bien.

«Dans ce monde-là, un et un font toujours deux. On sait toujours ce que tu vaux, c'est inscrit sur ton front. Il y a ceux avec qui on va au feu sans souci, et ceux à qui on ne donnerait pas la main de son gosse pour traverser la rue. Tandis qu'ici [dans la société civile], tu manges avec quelqu'un de parfaitement sympa, poli et tout, et il te tord comme une hyène dès que tu as le dos tourné.»

J'ai mieux compris alors les réflexions du juge Falcone, qui avait publié un entretien plutôt respectueux sur la mafia («qui devient État dans les terres où l'État est tragiquement absent») juste avant de se faire pulvériser dans un attentat. Le serment du crime est un serment, et la confrérie du pied-de-biche apparaît presque comme une chevalerie quand on vit entouré de mollusques et d'holothuries. D'ailleurs les *Pink Panthers* se réclament davantage de Robin des Bois que de Toto Riina.

«Nous n'avons jamais volé que les riches — et eux, ensuite, se sont repayé sur les assureurs. Je me souviens qu'une fois, pris de court, nous avons laissé tout le butin dans une vitrine enfoncée au bélier. Ça n'a pas empêché le proprio de le déclarer volé et de se faire 150'000 euros.»

Le hors-la-loi est toujours en quête de justification. Avec ce qu'elle avait vu dans les chaotiques années 1990 et le monde du sport professionnel, Olivera n'avait pas à les chercher très loin. «Les plus grands voleurs, je les ai croisés dans les administrations, les cabinets médicaux et les clubs sportifs. 90% des gens, en Serbie, ont fait fortune de manière malhonnête et ces "voleurs d'Etat" se font appeler des hommes d'affaires à succès», confia-t-elle à un magazine.

### L'APPEL DE LA LIBERTÉ

Enfermée dans les sordides prisons grecques, Olja a dû se faire une place, et rapidement. Avec sa taille et sa prestance, elle ne pouvait passer inaperçue. Elle y est parvenue par une voie inattendue. Non par les poings, mais par le pinceau. Elle s'est découvert un don pour la peinture et obtenu la permission de couvrir les murs de son aile de fresques.

«C'était la seule manière de trouver un peu de solitude dans ce poulailler.»

Son art carcéral la rendra célèbre en Grèce, au point de lui valoir une visite du ministre de la Justice en personne. Et pourtant! En juillet 2012, elle réussit une évasion spectaculaire de la prison de Korydallos, en plein jour, devenant la première femme évadée de l'histoire carcérale grecque. On la reprendra quelques mois plus tard.

Pourquoi cette cavale, alors qu'elle s'était aménagé un régime de faveur avec son travail de peintre?

«Le sentiment d'injustice! Mon avocat avait estimé à tort que je pouvais me passer d'une comparution devant la cour en appel, on m'a accusé d'outrage à la cour et j'ai pris huit ans ferme. Si j'avais pu me défendre toute seule, j'en avais pour deux ans, maximum.»

Il n'est de pire humiliation, me dira-t-elle soudain sérieuse, que la privation de liberté et ce qu'elle implique. Cela vous plonge dans un monde qui n'en est plus un. Un demi-monde, tout au plus. Et puis, ajoute-t-elle à mi-voix, quand on a la liberté en tête, on ne pense qu'à se faire la belle. Même à une semaine de la quille!

#### HÉROÏNE SANS STUPÉFIANTS

Elle a parlé beaucoup durant ces deux heures, avec l'urgence et la passion de ceux qui ont l'habitude de se taire, des semaines durant. Tout au long de son récit, j'étais frappé par la dissonance. Elle n'avait rien à faire dans cet univers où elle

était tombée un peu par amour, un peu par ambition, un peu par esprit de compétition. Elle me montrait les photos de ses tableaux et de ses fresques, me parlait de son fils. Elle n'a jamais bu ni fumé et passe une heure chaque matin à courir.

Entre la jeune athlète modèle du XX<sup>e</sup> siècle, fierté et soutien financier de son papa et de sa maman, et l'ex-bagnarde de 48 ans du XXI<sup>e</sup> devenue écrivain et peintre, s'inscrit une destinée à cheval sur les millénaires, les univers et les époques que son autobiographie est loin d'épuiser. Elle témoigne à la fois du chaos qu'a vécu une certaine Europe au temps de sa «démocratisation», du cynisme des générations de l'après-guerre-froide et de la corruption de toutes les institutions qui, jusqu'alors, semblaient au-dessus de la mêlée. Dans cette lumière, la cavalcade de la *desperada* du basket n'apparaît que comme une extension du domaine du sport.

### P H O T O B I O G R A P H I E

#### *Les berges du Rhône,* 24.12.2017.

C'était l'une de ces journées radieuses et glaciales où l'univers entier semble figé par un sortilège de fées. On n'entendait rien sur les berges, que le doux chuintement du fleuve encore chétif et ombilical. Et j'ai pensé alors: que tombe la neige, Seigneur, et qu'elle rhabille tout dans son innocence comme elle voile de pudeur ces herbes et ces roseaux. (SD)



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Jim Crow et le Juif Süß

**S**UJET PEU ABORDÉ QUE CELUI DE L'INFLUENCE DES LOIS RACIALES AMÉRICAINES SUR LES LOIS DE NUREMBERG PROMULGUÉES PAR LES NAZIS EN 1935. SI LA PLUPART DES HISTORIENS AMÉRICAINS L'ONT FAROUCHEMENT NIÉ, IL N'EN DEMEURE PAS MOINS QUE LES LOIS «JIM CROW» FURENT UN MODÈLE POUR LES NAZIS.

Ce n'est pas à un historien, mais à un juriste, James Q. Whitman, professeur de droit comparé à la Fondation Ford à la Yale Law School (Connecticut), que nous devons un passionnant éclairage sur ce sujet: *Le modèle américain d'Hitler. Comment les lois raciales américaines inspirèrent les nazis* (Princeton University Press, 2017, Armand Colin, 2018, pour la traduction française, accompagnée d'une préface de Johann Chapoutot[1]).

L'attitude des nazis envers les Américains fut longtemps ambivalente: d'un côté, ils admiraient les États-Unis pour leurs lois raciales, leur conquête de l'Ouest et l'extermination des «Peaux Rouges» et, à partir de 1918, comme première puissance du monde; de l'autre, ils éprouvaient de la haine pour les Juifs américains et pour les valeurs constitutionnelles américaines. Ce n'est qu'à partir de 1937 que l'Amérique finit par perdre son rôle de modèle pour l'Allemagne nazie. Déjà dans *Mein Kampf*, Hitler écrivait: «*Le Germain, resté de race pure et sans mélange, s'est levé pour devenir le maître du continent américain, et il en restera le maître aussi longtemps qu'il ne succombe pas à la contamination raciale.*»



Lorsqu'ils voulurent rédiger les lois raciales dites de Nuremberg, les juristes nazis cherchèrent des modèles. Certes la «suprématie de la race blanche» n'était pas l'apanage des États-Unis: les dominions britanniques, l'Afrique du Sud, l'Australie pratiquaient également la ségrégation raciale. Mais seuls les États-Unis disposaient d'un arsenal juridique, les lois «Jim Crow». Promulgués entre 1876 et 1964, surtout dans les États du Sud, ces arrêtés et règlements constituaient un des éléments majeurs de la ségrégation raciale[2] aux États-Unis. L'*Immigration Act*, loi adoptée en 1924 conditionnant l'entrée dans le pays à des critères d'origine raciale[3], fut un point culminant de la législation raciale américaine et inspira Hitler lorsqu'il

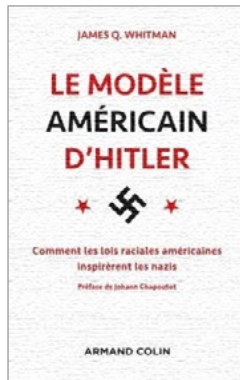


rédigea le second volume de *Mein Kampf*.

Lorsqu'Hitler est nommé chancelier par Hindenburg, le 30 janvier 1933, et même après la loi qui lui donna les pleins pouvoirs en mars, les conservateurs nationalistes restaient influents. D'ailleurs, par un décret du président Hindenburg du 12 mars 1933, le Reich allemand avait deux drapeaux: celui à croix gammée, représentant la «puissante renaissance de la nation allemande», et celui à trois bandes, noir, blanche et rouge, représentant «le passé glorieux de l'Empire allemand». En septembre 1935, c'est le juge new-yorkais (et juif) Brodski, en décidant de libérer les émeutiers qui avaient arraché le drapeau à croix gammée qui flottait sur le *SS Bremen*, fleuron de l'ingénierie allemande amarré dans le Port de New York, qui donna un prétexte aux nazis pour ériger le *swastika* en seul drapeau national, ce qui constitue la première des trois lois de Nuremberg[4]. Cet épisode marque symboliquement l'éviction définitive des conservateurs nationalistes et le début de la domination absolue des nazis sur l'État allemand. Après l'accession d'Hitler au pouvoir, le régime est confronté à «un conflit politique d'envergure entre les nazis radicaux de la rue, qui voulaient faire appliquer le programme hitlérien au moyen de violences spontanées, et les dirigeants

du parti nazi, pour qui l'État devait garder le contrôle de la "Révolution nationale" ». C'est en réponse aux violences de la rue, notamment parce qu'elles étaient déplorables pour l'image de la «Nouvelle Allemagne», qu'ont été promulguées les lois de Nuremberg.

De nombreux ouvrages d'éminents juristes allemands avaient été publiés depuis le début des années trente sur le sujet de la ségrégation raciale, et servirent de référence lors de la réunion du 5 juin 1934, lors de laquelle les grands juristes de l'Allemagne nazie préparèrent les textes appelés à devenir les lois de Nuremberg. Le *Preussische Denkschrift*, ou *Mémorandum prussien*, document qui circulait chez les radicaux nazis dès 1933 et servit de cadre initial à la loi sur le sang, cite en exemple le droit



américain. Pour bien comprendre en quoi cette législation était importante pour les nazis, il convient de souligner que leur objectif initial n'était pas l'extermination des juifs, mais de les pousser à l'émigration[5]: on ne parlait pas de «solution finale» (*Endlösung*) mais de solution définitive au problème juif (*endgültige Lösung*). Ce qui commença le 14 juillet 1933 par une loi sur la «révocation de la naturalisation et le retrait de la citoyenneté allemande», promulguée le même jour que la loi sur l'eugénisme. «L'objet de cette première loi était de faciliter la dénaturalisation

et l'expulsion des Ostjuden, les Juifs d'Europe de l'Est arrivés dans le pays après la Première Guerre mondiale».

Par chance, une retranscription complète réalisée par une sténo-graphie de la réunion de juin 1934 qui allait accoucher des lois de Nuremberg promulguées un an plus tard, en septembre 1935, a été conservée, et permet de suivre les débats entre, d'un côté, les juristes «traditionnels» qui, sans être des héros mais, attachés au droit, cherchèrent à contester la création de ces lois, et de l'autre les «radicaux», qui poussèrent à la roue. Mais même ces derniers trouvaient que la règle américaine du «one-drop rule» («une goutte suffit») pour «pervertir» un sang) allait trop loin. Et si la notion de «colored» aux États-Unis permettait d'un simple coup d'œil, dans la plupart des cas, d'identifier l'origine d'une personne, la chose se compliquait avec les Juifs, dont les plus radicaux des juristes avaient bien du mal à dire comment on les reconnaîtrait, si ce n'est par la filiation. Ce qui aboutit aux deux lois de Nuremberg[6] : la «Loi sur la citoyenneté du Reich» et la «Loi pour la protection du sang allemand et de l'honneur allemand».

S'il se situe en opposition avec les nombreuses études américaines qui ont tenté de montrer que les lois raciales américaines n'avaient en aucun cas influencé les nazis – qui voudrait porter une telle responsabilité historique? –, James Q. Whitman

prend les plus grandes précautions dans son argumentation et met les limites à cette influence-là où cela se justifie. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que d'être à la fois précis et nuancé.

NOTES

1. Professeur d'Histoire contemporaine à la Sorbonne, auteur notamment de *Les lois du sang. Penser et agir en nazi* (Gallimard, 2014), dont nous avons vanté les mérites dans *Antipresse* n° 47 du 23 octobre 2016.
2. Qui ne concernait pas uniquement les Noirs, mais aussi les Japonais, «Mongols», Portoricains et autres *Colored*. Les lois «Jim Crow» ne furent abolies qu'en 1964, à l'époque de la lutte pour les droits civiques.
3. Ce qui eut de graves conséquences pour les Juifs rescapés des camps de la mort, en particulier ceux originaires des pays qui allaient passer sous domination communiste et qui voulurent émigrer aux États-Unis. Sur ce sujet: Françoise Ouzan, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas. 1945-1950* (Éditions Complexe, 1995) est malheureusement épuisé.
4. Il n'est souvent fait référence qu'aux deux autres lois, dont nous parlons plus loin.
5. On estime le nombre de Juifs dans le Reich allemand en 1933 à 1% de la population, et à 0.5% au début de la Seconde Guerre mondiale (dans ses frontières de 1933).
6. Les textes de ces lois étant relativement courts, ils sont reproduits intégralement dans le livre de James Q. Whitman.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

## Un océan qui fut indien

**QUI RENDRA À LA MER DES INDES SON INDOLENCE PAISIBLE? CERTAINEMENT PAS LES PUISSANCES INTÉRESSÉES — CHINE ET USA — QUI EN ONT FAIT LEUR NOUVEAU TERRAIN DE CONFRONTATION. ET C'EST L'AUSTRALIE, PRISE EN ÉTAU, QUI PAIE LA FACTURE.**

Alors que Pline l'Ancien évoquait déjà l'*Oceanus Indicus*, les Indiens y voyaient une «réserve de joyaux» (*Ratnākara*). Les rives continues qui bordent l'océan Indien y ont favorisé le commerce maritime depuis la plus haute Antiquité. On savait aussi utiliser les moussons montantes et descendantes pour traverser ses eaux directement entre le Yémen et la côte ouest de la péninsule Indienne.

Ptolémée VIII se plaçait certes déjà des pirates de la Corne de l'Afrique, mais l'histoire ne signale aucune bataille navale d'envergure avant l'arrivée des Européens en Inde. En 1509, la victoire des Portugais sur le sultanat de Gujarat marque le début de la domination européenne sur les mers d'Asie. A partir de là, les Portugais s'emparent de Mombasa, de l'archipel de Socotra (Yémen), de Mascate (Oman), d'Ormuz à l'Ouest et à l'Est de Goa, Ceylan ou encore de Malacca (Malaisie). Le nouveau monopole portugais dure une centaine d'années, jusqu'à l'arrivée des Britanniques qui les évincent en remportant la bataille navale de Swally en 1612. Les Indiens résisteront parfois, comme en atteste la victoire du raja de Travancore contre les Hollandais sur les eaux de Kulachal, en 1741.

Mais la suprématie de la Royal Navy ne sera supplantée que par celle des États-Unis et encore, sur la base d'un désengagement volontaire décidé seulement en 1968, par **Harold Wilson**, faute d'argent. Notons tout de même que l'Inde d'Indira Gandhi «non-alignée», c'est-à-dire sous parapluie soviétique, affirmait à la même époque, par la voix de son chef d'état-major de la marine, Adhar Chatterji, qu'il lui revenait d'assumer seule «la charge totale de l'océan Indien».

### LES AMBITIONS AMÉRICAINES

L'installation de l'US Navy, dont l'épicentre va se situer à **Diego Garcia**, restera néanmoins marginale dans un premier temps. Washington ne considère pas encore l'Océan Indien comme un enjeu stratégique. Juste un lieu de contrôle, un relais logistique, le long d'un couloir maritime dont il ne faut pas laisser trop de maîtrise à l'URSS.

Puis vient **Zbigniew Brzezinski**, dont l'inventivité guerrière est sans borne. Au tournant des années 1980, il propose la notion «d'arc de crises» pour impliquer davantage le Pentagone dans la région. Il fait valoir que les rives de l'océan Indien sont instables et peuvent un



jour ou l'autre menacer la sécurité des États-Unis. Après la chute de l'URSS, le risque de guerre entre les grands blocs s'effondrant, le Deep state américain doit trouver quelque chose pour éviter le chômage. Alors il relance le concept sous forme de risques de «crises régionales» pour justifier ses crédits militaires tandis que partout ailleurs, on croit célébrer la paix mondiale. Ces «crises» qui éclatent un peu partout, comme par miracle. Pour l'Océan indien, ce sera la Somalie, ou le conflit indo-pakistanaï. Le concept est même suffisamment élastique pour y inclure la police de la piraterie et des trafics illicites en tous genres. Il y aura de quoi occuper l'OTAN dans le rôle de

«shérif adjoint» des États-Unis. Le concept est assuré d'une jolie pérennité. Le budget du Pentagone aussi. Quant à la Chine, elle est encore loin derrière, trop loin pensent les stratèges. Lorsque la Ve flotte tire ses missiles Tomahawk sur l'Afghanistan et le Soudan en 1998, le PIB chinois par habitant dépasse à peine celui de la Côte d'Ivoire. Qui aurait pu imaginer que trente ans plus tard, la Chine allait devenir la seconde puissance économique mondiale?

#### TONTON XI AIME LES HAUTES MERS

Mais on la voit tout de même poindre à l'horizon. En 2005, le cabinet-relai de la CIA **Booz Allen Hamilton** (qui salaria notamment

Edward Snowden), invente cette fois le concept de «collier de perles». Une image simple pour signifier l'installation méthodique et progressive des militaires chinois autour de l'Océan Indien. Et qui pourrait nier qu'ils profitent effectivement de relais, notamment au Sri Lanka, au Pakistan, au Bangladesh mais aussi aux Maldives, en Birmanie, ou en Tanzanie et même d'une vraie base à Djibouti? Mais qui pourrait dénier dans le même temps à la Chine le droit de garantir la sécurité de son transit maritime



Le Chengbaishan

stratégique? D'ailleurs, en mai 2015, Pékin publie son 9e livre blanc sur sa politique de Défense. On y lit que la marine de l'Armée Populaire de Libération (qui est, rappelons-le, l'armée du Parti communiste et non celle de la Nation chinoise) « passera progressivement d'une stratégie de défense des eaux côtières à une stratégie combinée de défense de ces eaux et d'une capacité de protection en haute mer». Mais ça, on le savait déjà. En janvier 2014, les amiraux australiens voient subitement surgir un groupe d'intervention de surface de la marine chinoise, au large des eaux territoriales de l'île Christmas, possession australienne située à 345 km au sud-ouest des côtes indonésiennes de Java. Il comprend

deux destroyers à missiles guidés, le Wuhan et le Haikou, ainsi qu'un navire de soutien amphibie de 25 000 tonnes, capable de transporter plusieurs centaines de marines, le Changbaishan.

**Tonton Xi** (surnom officiel du président Xi Jinping) notifie déjà au reste du monde que sa marine ira où elle veut et quand elle veut, sans

nécessaire-ment consulter ni prévenir les puissances locales. D'ailleurs, cela fait des années que ses sous-marins maraudent dans les profondeurs du golfe du

Bengale, de la mer d'Oman ou des Laquedives au large du Sri Lanka, ne serait-ce que pour y collecter toutes sortes de données hydrologiques et bathymétriques indispensables à la formation des sous-marins. Rappelons que le nombre de sous-marins chinois actifs est d'environ 70 dont 10 nucléaires, c'est-à-dire presque autant que les États-Unis. [...]

Ceci est un article en libre accès.  
Vous pouvez en lire l'intégralité en  
ligne ici:

<http://tinyurl.com/y77j6xzu>



## PASSAGER CLANDESTIN

# Héléna Perroud: Pourquoi les Russes aiment-ils tant Poutine?

**L'APPROCHE DES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES EN RUSSIE (LE 18 MARS PROCHAIN) LAISSE PRÉSAGER D'UNE AVALANCHE DE JUGEMENTS SIMPLISTES ET UNILATÉRAUX SUR LE PRÉSIDENT SORTANT ET SUR LA NATURE DE SON POUVOIR. UN LIVRE VIENT À TITRE PRÉVENTIF CORRIGER LA CARICATURE.**



Familière des cercles du pouvoir tant français que russes, d'origine russe par sa mère, Héléna Perroud connaît le pays et ses mentalités aussi bien qu'elle connaît le public français, ses préjugés et ses attentes. Elle s'est donc livrée à l'exercice délicat consistant à présenter le chef d'Etat à la fois le plus décrié et le plus respecté du monde tel que le voient ses compatriotes.

*Un Russe nommé Poutine* (éditions du Rocher) est un ouvrage serein, prudent et très documenté, de nature à lever bien des malentendus sur la Russie d'aujourd'hui. L'entretien mené par Slobodan Despot (*Antipresse*) et Alain Lefebvre (*Eléments*) reflète bien le sérieux de son auteur et l'ouverture d'esprit dont il est imprégné.

✱ [Ecouter l'entretien sur SoundCloud \(56 min.\)](#)

## MINUTAGE

- 00:00 Une immersion dans la culture russe.
- 03:45 Comment faire comprendre la vision du monde russe?
- 07:19 Le poids de l'histoire.
- 11:48 Deux visions du monde irréconciliables?
- 18:20 Poutine et les Russes, une relation fusionnelle.
- 22:06 On n'aime le tsar que quand il affaiblit la Russie.
- 23:30 Le problème de l'information.
- 26:11 «Un Russe ordinaire au destin extraordinaire.»
- 31:17 Un pouvoir proche de la réalité?
- 34:45 Un multiculturalisme serein.
- 40:45 Existe-t-il une opposition structurée?
- 47:04 Navalny, une révolution fondamentale?
- 50:30 Quel est le but de ce livre?
- 54:24 Un Poutine enfin lisible.

# TURBULENCES

## EPOQUE | L'inexorable développement... de la régression!

Dans le *Midi Libre*, un entretien sans langue de bois avec l'historien Dimitri Casalis, dont la franchise et la lucidité font du bien. L'on y établit un rapport sans équivoque entre le « progrès » technologique et l'abêtissement global.

Je vois un lien évident avec la révolution numérique. Cela a démarré dans les années 2000 où on a assisté à une surinformation qui a conduit à l'ignorance. Les 15-29 ans ne lisent plus de livres. En revanche, ils lisent davantage sur les réseaux sociaux, les blogs... D'après une étude de l'Université de Yale, la lecture sur internet n'est pas la même : les informations se superposent les unes aux autres alors que la lecture d'un livre permet de pénétrer les pensées de l'auteur et de structurer les informations.

Cela organise le cerveau. D'autres études sont à rapprocher de cela : les Français auraient perdu 4 points de QI entre 1989 et 2009, phénomène mesuré aussi en Angleterre ou aux États-Unis. Wikipédia est le plus bel exemple des effets

pervers d'internet. On a donné la culture aux imbéciles. Si dans le domaine scientifique, les notices sont rédigées par des experts, dans le domaine de la littérature et en histoire, c'est un agrégat d'informations nivelées par le plus grand nombre. Il n'y a plus de hiérarchisation du savoir. On est à l'époque du relativisme culturel. Tout se vaut. Ainsi la page de Kim Kardashian sera bientôt plus longue que celle de Montaigne et le grand poète grec Homère a déjà moins d'articles que Homer Simpson.

*Mais encore :*

## SERBIE | L'OTAN bientôt inculpée pour empoisonnement de masse?

## INFOGRAPHIE | Les ingérences électorales des USA

## FAKE NEWS | Le Kosovo sous faux drapeau

## SOCIÉTÉ | Pauvre Amérique

## PUB | Mercedes, la gaffe série XLS

## Pain de méninges

### LE MYSTÈRE FEDERER

« Il y a trois types d'explications à l'ascendant de Federer. L'un implique mystère et métaphysique et il est, je crois, le plus proche de la vérité. Les deux autres sont plus techniques et passent mieux dans le journalisme.

L'explication métaphysique, c'est que Roger Federer est l'un de ces athlètes rares et surnaturels qui paraissent exemptés, du moins en partie, de certaines lois physiques... Ses mouvements sont souples plus qu'athlétiques. Tels Jordan, Maradona ou Gretzky, il semble à la fois plus matériel et plus immatériel que ses adversaires. En particulier dans la tenue toute blanche que Wimbledon se plaît à exiger encore, il apparaît comme ce qu'il pourrait bien (à mon avis) être vraiment: une créature dont le corps est fait à la fois de chair et, comment dire, de lumière.»

— David Foster Wallace, « Roger Federer en tant qu'expérience religieuse », *New York Times*, 20.8.2006.